

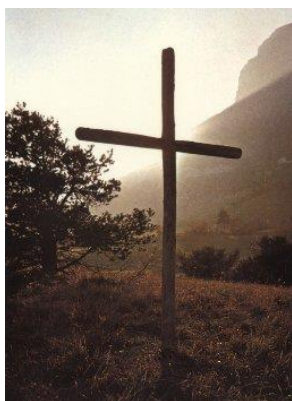
Retraite de Carême 2006

Cette année, nous vous proposons un petit parcours spirituel pour vivre plus intensément ce chemin vers Pâques, ce chemin de libération de ce qui nous enferme, du péché et de la mort.

C'est le père Joseph-Marie, carme au couvent de Lisieux, qui nous propose cette méditation à l'école de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face. Chaque semaine, nous vous proposerons une nouvelle étape sur ce chemin de libération intérieur.

Retraite de Carême 2006

*Devenir libre pour aimer
à l'école de sainte Thérèse
de l'Enfant-Jésus*



La vie chrétienne est une marche à la suite du Christ Jésus. Chacun de nous a entendu à un moment de son existence cet appel du Christ à le suivre... nous sommes en route... sans connaître le futur, pourtant nous n'allons pas au hasard, car notre avenir est en Jésus : c'est Lui qui nous a ouvert le chemin, et l'espérance est en nous « comme une ancre, sûre et solide qui déjà nous fixe en Lui qui a pénétré au-delà du voile, là où il est entré pour nous en précurseur » (Héb. 6, 18-20). « Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi » (Jn 17, 24).

Ces semaines de Carême qui nous préparent à la grande célébration de Pâque vont d'une part nous faire revivre l'itinéraire pascal du Christ, itinéraire de liberté et d'amour pour que notre humanité, telle que « Dieu l'a envisagée de toute éternité, avant la fondation du monde » (Eph. 1, 4), libérée du péché et de la mort, parvienne à sa pleine réalisation, en partageant la Gloire du Sauveur. D'autre part, c'est l'aujourd'hui de notre cheminement spirituel, l'actualisation de notre vocation chrétienne dont nous allons non seulement nous rappeler mais en favoriser la réalisation : devenir libre pour aimer.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus va nous aider dans ce cheminement : n'est-elle pas un signe remarquable que Dieu a voulu placer sur notre route pour que celle-ci aille dans le bon sens et non à contre sens ? Elle n'est pas là pour remplacer Jésus, c'est Lui le Chemin (Jn 14, 6) mais Dieu sait combien il nous est bon d'avoir des signes vivants, lumineux, ayant partagé notre existence, et qui, fraternellement, nous tendent la main : « Je passerai mon Ciel à faire du bien sur la terre ». Les saints et les saintes sont là pour qu'avec confiance et détermination, nous poursuivions à notre tour notre route pascalle, celle de la liberté et de l'amour en communion avec l'Eglise.



Devenir libre (1^{ère} semaine)

Si vous ne l'avez pas lue, allez voir l'introduction [Retraite de Carême 2006](#)

Un chemin de libération



Thérèse, comme nous, a eu à parcourir un chemin de libération pour parvenir à cette remarquable liberté que nous admirons au terme de sa vie et pour n'être plus qu'amour. Il est bon tout d'abord, mais d'une manière très résumée, de nous rappeler ce qu'il faut entendre par liberté. Comment les hommes l'envisagent-ils habituellement? Liberté et inviolabilité sont des revendications essentielles de la personne humaine : « L'expérience humaine se confond avec celle de la liberté » (Maurice Zundel). Refus d'être considéré comme un objet, comme un élément parmi d'autres éléments dont on peut disposer. Conscience de l'inviolabilité de notre être. Refus d'être un objet parce que l'on se sent obscurément sujet, « je ». Inscrite au cœur de notre être, la liberté a un prix infini, autant que l'homme. Tuer la liberté, c'est tuer l'homme. Mais cette liberté et cette inviolabilité ne sont pas des réalités « toutes faites » dès notre naissance, elles sont déposées en nous comme possibilités et comme exigences et elles seront le fruit d'une conquête ; on ne naît pas libre, on le devient. C'est une vocation, et c'est par étapes qu'on peut avoir une compréhension sur la vraie nature de la liberté.

La définition la plus spontanée que l'on rencontre à propos de la liberté est la revendication à l'indépendance. La liberté c'est le pouvoir de faire ce que l'on veut. « Ne subir aucune contrainte, n'être lié par aucun ordre préexistant, ne consentir à ne faire que ce qui s'harmonise avec ses propres dispositions du moment, c'est à première vue, ce qui constitue la liberté totale »... « Faire ce que l'on a envie de faire » ainsi l'entendent la plupart des défenseurs de la liberté et ils ne se rendent pas compte qu'en même temps, ils sont en train de la renier, car se soumettre à ce qu'on a envie de faire, à un caprice, c'est obéir à un déterminisme : en effet, comme on a pu le dire, « on ne se fait pas par ses envies ». Illusion d'une liberté qui n'a pas commencé.

La vraie liberté comprend d'abord une existence de libération. Il faut devenir libre. L'expérience de la liberté se fait eu sein de déterminations qui la limitent : données de la biologie, de nos instincts, de nos pulsions, de notre inconscient. Il y a aussi les structures intériorisées de notre éducation... S'ajoute encore la fameuse courbure due au péché qui nous centre sur nous-mêmes, avec le risque de l'égoïsme, de l'orgueil, esprit propriétaire etc....

La liberté humaine implique une libération, libération par rapport à ce qui nous est imposé du dehors, ce qui n'élimine pas cette dépendance incontestable du milieu, de



la société où nous avons à vivre ; libération par rapport à ce qui nous fait prisonnier de nous-même, ce qui n'élimine pas la prise en charge de soi-même. « Etre libre signifie se construire, se faire homme, évacuer de soi les ombres, les limites et les options passionnelles, enfin, tout ce qui nous empêche d'être source et origine de nous-mêmes... Etre libre cela veut dire : être libre de moi, n'être plus enfermé dans mon narcissisme, n'être plus esclave de mes possessions, devenir un espace illimité où tout l'univers pourra être accueilli... La Liberté est un non-sens si elle ne signifie pas libération, donc existence totale, infinie et créatrice. » (Maurice Zundel)

Thérèse a parcouru ce chemin

Pour Thérèse, on peut pressentir dans cette petite fille une première appréhension secrète de la liberté dans le refus de baiser la terre pour avoir les sous qu'on lui promettait, ou aussi dans « ses furies épouvantables, à se rouler par terre, quand les choses ne sont pas à son idée » (lettre de M^{me} Martin, cf Ms A 7r°- 8r°). Ce qui est certain c'est que, comme chacun de nous, Thérèse aura à découvrir, petit à petit, ce qu'est la liberté, « le bonheur pur et la vraie liberté » (PN 26).



De très bonne heure Thérèse témoigne d'une très grande générosité pour répondre à l'amour de Jésus qu'on lui a fait découvrir dans un milieu familial très uni et profondément croyant. Mais comme nous le préciserons dans le 2^e entretien, il lui faudra parcourir un chemin de libération. A partir de la première découverte qui lui est donnée de faire de la possibilité de dire oui et de dire non, celle de choisir, déjà elle prend conscience de sa liberté, en même temps que de sa faiblesse ; elle la redoute cette liberté dans son grand désir d'aimer Jésus. Elle l'exprime à propos de ce que fut sa première communion, à 11 ans : « Ce jour-là, ce n'était plus un regard mais une fusion, ils n'étaient plus deux, Thérèse avait disparu... Jésus restait seul, il était le Maître, le Roi. Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa liberté, car sa liberté lui faisait peur, elle se sentait si faible, si fragile que pour jamais elle s'unir à la Force Divine » (Ms A 35 r°).

Thérèse, déjà dans son enfance, « aimait beaucoup la lecture » et « j'y aurais passé ma vie » (Ms A 31 v°)... Certains récits chevaleresques pouvaient la faire rêver : « Je ne sentais pas toujours au premier moment le vrai de la vie ». Mais le bon Dieu va orienter le cœur de Thérèse dans le sens de la vraie liberté en lui faisant comprendre en quoi consiste la vraie gloire, et ceci à la faveur notamment de la lecture des œuvres héroïques accomplies par la « Vénérable Jeanne d'Arc » : « Le bon Dieu en faisait sentir que la vraie gloire est celle qui durera éternellement et que pour y parvenir, il n'était pas nécessaire de faire des œuvres éclatantes mais de se cacher et de pratiquer la vertu en sorte que la main gauche ignore ce que fait la droite »... « Il me fit comprendre aussi que ma gloire à moi ne paraîtrait pas aux yeux des mortels, qu'elle consisterait à devenir une grande sainte... » (Ms A 32 r°). Thérèse, comme toute fillette et adolescente, ne sera pas insensible aux attraits du monde et qui pouvaient entamer son grand désir d'être libre, de le rester pour une appartenance exclusive de Jésus. A dix ans, elle fait allusion à sa première « entrée dans le monde » : « Tout était joie, bonheur autour de moi, j'étais fêtée, choyée, admirée, en un mot, ma vie pendant quinze jours ne fut semée que de fleurs ... J'avoue que cette vie avait des charmes pour

moi... à dix ans, le cœur se laisse facilement éblouir, aussi je regarde comme une grande grâce de n'être pas restée à Alençon... Peut-être Jésus a-t-il voulu me montrer le monde avant la première visite qu'Il devait me faire afin que je choisisse plus librement la voie que je devais lui promettre de suivre » (Ms A 32 v°).

Après la grâce de Noël 1886, Thérèse, qui a maintenant quatorze ans, s'ouvre davantage à la vie... « je fus prise d'un désir extrême de savoir ... » elle reconnaît « avoir passé là un temps inutile » quoique « je n'y employais qu'un certain nombre d'heures que je ne voulais pas dépasser afin de mortifier mon désir trop vif de savoir... », et elle ajoute : « J'étais à l'âge le plus dangereux pour les jeunes filles » mais Jésus veillait sur celle avec qui il voulait faire alliance (Ms A 46 v° - 47 r°). Quelques pages plus loin, elle évoque un certain « Idéal du bonheur sur cette terre »... c'est peu de temps avant qu'elle fasse sa demande d'entrer au Carmel à son père. Il y a une grande intimité d'âme entre elle et sa sœur Céline et elle écrit : « depuis peu de mois nous jouissions ensemble de la vie la plus douce que des jeunes filles puissent rêver ; tout, autour de nous, répondait à nos goûts, la liberté la plus grande nous était donnée, enfin je disais que notre vie était sur la terre l'Idéal du bonheur... A peine avions-nous eu le temps de goûter cet idéal du bonheur, qu'il fallait s'en détourner librement » car il fallait pour Thérèse répondre à l'appel du Seigneur (Ms A 49 v°).

Ce qu'il faut noter c'est le rapport constant qu'il y a déjà pour Thérèse entre liberté et amour. Goûter aux charmes de la vie, aimer la lecture, apprécier une expérience de bonheur n'a rien de mauvais en soi bien sûr. Mais l'amour a ses exigences et quand il s'agit pour elle de répondre aux avances de Dieu, il y a aussi des choix à faire pour que rien ne vienne entraver la liberté nécessaire du cœur. Oui, devenir libre pour aimer. Et nous aurons l'occasion de voir d'une manière plus précise et dans des événements plus importants, plus lourds aussi de conséquences que Thérèse aura à vivre aussi bien dans le monde que dans sa vie de carmélite, ce que fut son chemin de libération.

Notons simplement pour conclure qu'une fois au Carmel, Thérèse, dans le développement de son alliance d'amour avec Jésus, va accéder à une entière liberté. Sa passion de la vérité, l'engagement dans « la petite voie » de l'humilité, de la pauvreté, de la confiance et du don inconditionnel d'elle-même la feront atteindre à l'accomplissement parfait de sa personne dans la sainteté, c'est-à-dire, dans l'amour. Thérèse a compris que la liberté essentielle c'est de permettre à Dieu d'être libre en l'homme pour le faire participer à sa suprême Liberté, celle de son Amour. Elle confiera quelques semaines avant sa mort, au mois de juin 1897 : « Depuis longtemps, je ne m'appartiens plus, je suis livrée totalement à Jésus. Il est donc libre de faire de moi ce qui lui plaira » (Ms C 10 v°).



"La vérité vous libérera" (Jn 8, 32) (2^{ème} semaine)

Si vous ne l'avez pas lue, allez voir l'introduction [Retraite de Carême 2006](#)

Se libérer de soi-même

Le Christ-Jésus est la Lumière. Lumière de vie qui luit dans nos ténèbres (Jn 1, 4-5). « Je suis la Lumière, le Chemin et la Vie » (Jn 11, 6). Dans l'évangile du deuxième dimanche de Carême, qui nous rapporte la Transfiguration du Christ, nous entendons le Père nous dire : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Ecoutez-le » (Mc 9, 7). L'écoute, dans notre vie spirituelle, est de la première importance. C'est par l'écoute de la Parole que nous permettons au Père de nous engendrer à sa vie divine. Et l'écoute demande que notre cœur soit ouvert, décentré de soi, enseignable, ce qui suppose une certaine lucidité sur nous-même, que ce soit en vérité que nous nous tournions vers Jésus. Lucidité pour qu'à partir de ce que nous sommes amenés à découvrir de nous-mêmes, et à travers les événements qui nous affectent, nous reconnaissons ce qui encore en nous fait obstacle à cette liberté que nous évoquions dans le premier entretien et qui risque de paralyser l'amour.

Si Jésus est la Lumière, la Vérité, il faut aussi que nous soyons en vérité avec nous-même. « Celui qui fait la vérité vient à la lumière » (Jn 3, 21). « Faire la vérité », c'est justement avoir ce regard objectif sur soi, reconnaître, accepter nos limites, nos petits ou grands esclavages, notre péché. Il y a à ce sujet un texte de l'Evangile très éclairant, dans Jean 8, 31 à 36. Jésus s'adresse à ceux qui croient en sa parole mais qui n'acceptent pas de se remettre en question, en se reposant sur les grâces que Dieu leur a faites. « On ne voit bien qu'avec le cœur », encore faut-il que ce cœur reconnaisse son besoin de purification, qu'il se laisse atteindre au plus intime de lui-même par le glaive de la parole (cf Hébr. 4, 12). C'est ce que les auditeurs de Jésus n'acceptent pas. Jésus vient de leur dire :

« La vérité vous libérera », ce à quoi ils rétorquent : « Nous sommes la descendance d'Abraham et jamais nous n'avons été esclaves de personne. Comment peux-tu dire 'Vous deviendrez libres' ? » Jésus leur répondit : « En vérité, je vous le dis, quiconque commet le péché est esclave. Or l'esclave ne demeure pas à jamais dans la maison, le fils y demeure à jamais. Si donc le Fils vous libère, vous serez réellement libres » (Jn 8, 32-37).

Il ne s'agit donc pas dans la foi d'adhérer simplement à une doctrine, mais reconnaître ce qui nous « ligote » encore intérieurement et vouloir adhérer à la personne du Christ. On peut n'être esclave de personne mais on peut l'être de son moi ! « Le pire ennemi de notre liberté est en nous-mêmes. Ce ne sont pas les autres qui sont le grand obstacle de notre liberté, c'est nous-mêmes. On est libre seulement quand on est libre de soi. » (Maurice Zundel).

Assumer ce que nous sommes et nous livrer au Christ : faire la vérité pour aller à la Lumière. « C'est par Lui que nous progresserons en liberté, et alors nous pourrons par Lui, comme Lui, avec Lui, vivre en vrais fils de Dieu, en étant établis dans la maison du Père à jamais ».



Lucidité et humilité

Avec Thérèse, nous sommes en présence de quelqu'un de très lucide et qui, toujours, n'a cherché que la vérité. La Vérité en Christ bien sûr, mais aussi la vérité sur elle-même. Tout au long de son parcours, Thérèse a gardé conscience de ses limites, de sa petitesse, elle a su les assumer. Cela ne l'a pas empêché de reconnaître que « le Tout-Puissant a fait en son enfant de grandes choses » et en ajoutant aussitôt : « et la plus grande c'est de lui avoir montré sa petitesse, son impuissance » (Ms C 4 r°). Et quelques semaines avant sa mort (elle rédige le manuscrit C en juin 1897 et meurt le 30 septembre), alors qu'elle a atteint le sommet de sa vie spirituelle, tout en reconnaissant que depuis son noviciat, Jésus lui a « donné des ailes », elle écrit : « maintenant je ne m'étonne plus de rien, je ne me fais pas de peine en voyant que je suis la faiblesse même, au contraire c'est en elle que je me glorifie et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections. » (Ms C 15 r°) – ce qui ne veut absolument pas dire que Thérèse jusqu'à son dernier souffle ait renoncé à son désir « d'être une grande sainte ».



Oui, lucidité, humilité (« qui est la vérité » dit sainte Thérèse d'Avila). Thérèse a consenti à « faire la vérité pour parvenir à la lumière ». C'est progressivement qu'elle a été amenée à percevoir, à expérimenter son impuissance, sa faiblesse, ses limites, et cela à partir des événements qu'elle a eu à vivre. Et cette découverte d'elle-même, comme certains événements qui auraient pu l'arrêter sur le chemin à parcourir, être des occasions de fermeture, de replis sur soi, de découragement, de régression, d'agressivité, ont favorisé en fait une avancée sur la voie de libération nécessaire pour devenir libre et n'être plus qu'amour. Rappelons en bref ce qui d'une part concerne la prise en charge d'elle-même, et d'autre part, des événements qui ont ponctué son existence avec leur impact sur sa personne en devenir :

a - Thérèse n'est pas une sainte toute faite dès son enfance. Madame Martin signale : « Pour le petit furet, on ne sait pas trop comment ça fera, c'est si petit, si étourdi ! Elle est d'une intelligence supérieure à Céline, mais bien moins douce et surtout d'un entêtement presque invincible, quand elle dit « non » rien ne peut la faire céder, on la mettrait une journée dans la cave qu'elle y coucherait plutôt que de dire « oui » » (Ms A 7 r°). « Je suis obligée de corriger ce pauvre bébé qui se met dans des furies épouvantables ; quand les choses ne vont pas à son idée, elle se roule par terre comme une désespérée croyant que tout est perdu... » Et Thérèse commente : « Vous voyez, ma Mère [sœur Agnès de Jésus], combien j'étais loin d'être une petite fille sans défauts ! » (Ms A 8 r°). « Il est un autre défaut que j'avais et dont Maman ne parle pas dans ses lettres, c'était un grand amour-propre. » (Ms A 8 r°). Sœur Geneviève (Céline) déposera : « Avant la mort de sa mère, Thérèse était une enfant pleine d'entrain, vive, expansive, naturellement fière et entêtée, quand toutefois la question de déplaire au petit Jésus n'était pas en jeu » (Procès Ordinaire 265). « J'avais une nature peu commode : cela ne paraissait pas, mais moi je le sentais bien » (P.O 402 et P. A 337), aveu de Thérèse à sœur Thérèse de Saint-Augustin.

Parmi les sacrifices qu'elle s'impose avant son entrée au Carmel : « Mes mortifications consistaient à briser ma volonté, toujours prête à s'imposer, à retenir une parole de réplique » (Ms A 68 v°). A partir de ses dons naturels, Thérèse pouvait être tentée de s'imposer aux autres et on comprend son insistance à propos de l'humilité, l'oubli de

soi et également l'importance donnée à la volonté de Dieu. Même au niveau de ses aspirations spirituelles, Thérèse aura à vivre une importante « libération ». Il y avait en elle du volontarisme et une véritable « conversion » devra s'opérer pour s'engager sur la « petite voie »... Thérèse n'hésite pas à évoquer des premiers mouvements de nature au cours de sa vie de Carmélite... et cela jusqu'en son état de malade, à l'infirmierie, etc....

b – Par rapport aux événements, nous pourrions noter d'abord que si l'entourage familial était bien favorable quand elle était toute petite, c'était aussi le risque d'une emprise excessive des aînées sur la plus jeune !... d'où le danger d'une dépendance affective pouvant paralyser une prise en charge d'elle-même. Céline la traitera en bébé jusqu'à l'âge de quatorze ans (cf Ms A 45 r°). Il lui faudra « sortir des langes de l'enfance » (Ms A 44 v°), « du cercle étroit où je tournais ne sachant comment en sortir » (Ms A 46 v°).

Je ne peux que signaler :

- la mort de sa maman, à l'âge de 4 ans 1/2, avec les conséquences psychologiques que cela entraînera pour Thérèse pendant dix ans
- l'épreuve de l'école
- les départs de Pauline et Marie pour le Carmel
- les obstacles surmontés pour sa propre entrée à 15 ans
- la maladie de son père
- les épreuves de la vie communautaire du Carmel : « mes premiers pas ont rencontré plus d'épines que de roses » (Ms A 69 v°)
- les cinq années d'humiliation (Ms A 70 r°)
- les rapports avec Mère Marie de Gonzague, avec sœur Agnès qui « pendant deux ans semblait ne plus connaître Thérèse »
- les retards pour son entrée, pour sa profession religieuse
- les années de sécheresse, d'aridité dans sa vie d'oraison, dans ses actions de grâce, au cours de ses retraites
- l'épreuve de la Foi
- celle de sa maladie...

Quand on connaît bien la vie de Thérèse, il n'est pas exagéré de dire qu'elle a été de souffrance en souffrance. Il faudrait pouvoir disposer du temps nécessaire pour montrer comment chacun de ces événements a été pour Thérèse comme un tremplin qui lui a permis d'accéder de plus en plus à une liberté et à une plénitude d'amour.

Comme l'or purifié par le feu

Pour conclure, je n'évoquerai qu'un seul événement, celui qui fut le plus douloureux pour son affectivité si grande : celui de la maladie de son père. Nous savons les liens qui unissaient « la petite reine » et « son roi chéri ». La première année de sa vie religieuse n'a pas diminué cette grande affection. « Faire la vérité » dans la circonstance, pour Thérèse, c'était de se voir atteinte au profond de son cœur : « Ah ! ce jour-là je n'ai pas dit pouvoir souffrir encore davantage !... » (Ms A 73 v°) (elle avait dit à Jésus un mois auparavant, à l'occasion de sa prise d'habit le 10 janvier 1888 : « J'avais soif de souffrir et d'être oubliée... » (Ms A 71 r°), et c'est le 12 février que



monsieur Martin est enfermé dans la maison psychiatrique de l'époque au Bon Sauveur de Caen). « Les paroles ne peuvent exprimer nos angoisses, aussi je ne vais pas essayer de les décrire... » (Ms A 73 r°). Cette terrible épreuve pour Thérèse pouvait la briser d'une certaine façon, l'enfermer dans sa souffrance, mettre le doute au sujet de sa foi en l'amour de Dieu et même pour sa vocation... Thérèse a assumé sa nature humaine blessée, mais elle s'est tournée vers Jésus, elle est « venue à la lumière ». Sœur Agnès lui avait fait découvrir le mystère de la Sainte Face (Ms A 71 r°) et alors Thérèse a mis en rapport le visage défiguré de Jésus dans sa Passion et celui de son papa, elle a saisi que c'était le mystère de l'amour, le même que le Christ vivait dans la passion de son serviteur. « Comme la Face Adorable de Jésus qui fut voilée pendant sa passion, ainsi la face de son fidèle serviteur devait être voilée aux jours de ses douleurs, afin de pouvoir rayonner dans la Céleste Patrie auprès de son Seigneur, le Verbe Eternel... » (Ms A 20 v°).

Et pour Thérèse quelle avancée cela représente sur le chemin de la libération ! « Un jour, au Ciel, nous aimerons à nous parler de nos glorieuses épreuves, déjà ne sommes-nous pas heureuses de les avoir souffertes ? Oui les trois années du martyre de Papa me paraissent les plus aimables, les plus fructueuses de toute notre vie, je ne les donnerais pas pour toutes les extases et les révélations des Saints, mon cœur déborde de reconnaissance en pensant à ce trésor inestimable qui doit causer une sainte jalousie aux Anges de la Céleste cour... » (Ms A 73 r°).

« Celui qui fait la vérité va à la lumière »

L'Amour qui nous rend libres (3^{ème} semaine)

La lumière de Dieu vient de l'intérieur

Jésus nous invite à le suivre... et il faut pour cela que nous consentions à « faire la vérité », nous assumer tels que nous sommes, pour venir à la Lumière (Jn 3, 21). Cette Lumière qu'est Jésus nous précède, elle existe avant même que nous ayons pu la saisir. Image de Dieu invisible, Resplendissement de la gloire du Père (cf Col 1, 15-17 et Héb 1, 3), le Verbe, le Fils bien-aimé est avant toutes choses et tout subsiste en Lui. Il faut nous éveiller : « Eveille-toi, toi qui dors et le Christ t'illuminera » (Eph. 5, 14). Consentir à ouvrir nos yeux sur nous-mêmes, nous connaître et nous assumer tels que nous sommes, et alors cette Lumière nous fera « fils de la Lumière » (Jn 12, 36).

Mais quelle est-elle cette Lumière ? Elle s'identifie avec un Dieu qui n'est qu'Amour (1 Jn 4, 16). Et c'est un Dieu qui s'incarne en Jésus, et Jésus vient pour nous révéler le vrai Visage de Dieu : « Qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9). C'est Dieu « qui nous aime le premier » (1 Jn 4, 19). Amour qui nous précède, qui se donne, se communique à nous



pour que nous puisions en Lui le dynamisme qui va nous mettre en route et nous soutenir sur le chemin de la Libération tel que nous avons pu l'entrevoir dans les deux premiers entretiens. En croyant à l'Amour dont nous sommes aimés personnellement, nous allons consentir à quitter notre petit moi, dénouer nos servitudes, dépasser nos déterminismes. « Cette liberté intérieure où nous sommes affranchis de nos déterminismes internes, de toutes nos préfabrications, cette liberté qui est une libération, n'est possible que dans la rencontre avec celui à qui nous pouvons nous donner. Il faut rencontrer « à qui » se donner, pour pouvoir décoller de soi, et c'est justement le Dieu intérieur, le Dieu caché en nous comme un ineffable secret d'amour, c'est ce Dieu-là qui seul nous accomplit, qui seul nous remet entre nos mains, qui seul donne un sens à notre liberté, dans cet échange de son intimité avec la nôtre » (Maurice Zundel).

Il faut donc consentir à nous intérioriser, ne pas rester à la périphérie de notre être, pour rejoindre le plus intime, le centre vital de notre personne, dont dépend notre liberté, celle de nos choix, ce centre vital qui dans l'Évangile correspond au cœur dont va dépendre le meilleur ou le pire, l'esclavage ou la liberté... l'échec ou la réalisation progressive de notre personne par et dans l'amour.

Mais ce cœur est le lieu intérieur où Dieu nous attend : il frappe à la porte de notre cœur dans un désir fou de nous combler, de nous communiquer son amour, c'est-à-dire Lui-même : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi » (Ap. 3, 20). Rappelons-nous l'expérience de saint Augustin : elle est très éclairante sur la nécessité de l'intériorisation qui, au dedans de notre être, nous met en communion libre et consciente avec le Dieu Tout-Amour qui nous habite, et qui nous demande de demeurer en Lui, comme Il demeure en nous. « Demeurer en Lui, dans sa Parole, dans son Amour » (cf Jn 15, 4 ; 7 ; 9). Alors par Lui, avec Lui, nous allons progresser vers cette liberté qui va nous transfigurer, nous transmuier en amour, en créateur de paix, de pureté, de vie comme Dieu le désire tant pour sa gloire et le bonheur du monde.

Saint Augustin s'est converti à 33 ans, il est baptisé par saint Ambroise. C'était un homme brillant, intelligent, génial, artiste. C'est un savant pour son époque, il a soif de science, lit les sages païens. Toujours en quête de vérité. Mais il n'a pu cependant surmonter cette sensualité qui le dévore et le met en porte à faux par rapport à toutes ses recherches. Et voilà qu'il va avoir la grâce de la conversion, ce qu'il a résumé dans des lignes admirables : « Tard je t'ai aimée, beauté si ancienne et si nouvelle, tard je t'ai aimée, et pourtant tu étais dedans, c'est moi qui étais dehors où je te cherchais en me ruant sans beauté vers ces beautés que tu as faites, tu étais avec moi, c'est moi qui n'étais pas avec toi » (Confessions, 10, 27). Il s'est donc intériorisé. Il est passé du « dehors » au « dedans » quand il a rencontré au plus intime de lui-même la Beauté antique et nouvelle. C'est Dieu qui l'a jeté dans son intimité. On ne peut naître de nouveau que dans la Rencontre avec cette Présence, « plus intime à moi-même, dira Augustin, que le plus intime de moi-même ». « Tu es la vie de ma vie, et c'est en adhérant de tout mon être à Toi que je serai enfin vivant ; si j'adhère de tout mon être à Toi, vivante sera ma vie, toute pleine de Toi... »

Intériorité – en rencontrant au plus intime de son être la Présence – l'Amour. Et alors ce chemin de libération qui fera d'Augustin un grand saint : « Tu m'as appelé, tu as crié, tu as vaincu ma surdité ; tu as brillé, tu as resplendi et tu as dissipé mon aveuglement,



Tu as répandu ton parfum, je l'ai respiré, et je soupire maintenant pour Toi ; je T'ai goûtée, et j'ai faim et soif de Toi ; Tu m'as touché et je me suis enflammé pour obtenir la paix qui est en Toi » (ibid).



Accueillir la Parole de Dieu

Thérèse : où a-t-elle puisé la confiance et trouvé le dynamisme qui, en la faisant « s'accepter dans la vérité », lui a fait franchir les obstacles, les difficultés de toutes sortes qui ont jalonné son parcours de libération, la rendant de plus en plus libre pour parvenir au sommet, à la réalisation des désirs immenses d'amour que Dieu avait mis dans son cœur ? La réponse unique : c'est l'amour de Dieu pour elle qui l'a rendue libre. « Nous avons connu l'Amour et nous y avons cru » (1 Jn 4, 16). Ce qui a été l'objet de la Foi des apôtres est celui-là même de la Foi de Thérèse, la sainteté de Thérèse repose essentiellement sur sa Foi en l'Amour : l'Amour qu'est Dieu et qui s'est révélé tant par la Parole que par la vie de Jésus-Christ. Jésus a été le soleil qui a éclairé, illuminé tout son chemin, depuis sa petite enfance, grâce à l'éducation reçue dans le milieu familial jusqu'à son dernier souffle : son ultime acte de foi et de sa réponse à l'Amour de Dieu : « Oh ! je l'aime... mon Dieu, je vous aime... », ses dernières paroles ici-bas.

Ce soleil est tout intérieur en Thérèse. L'intériorité de Thérèse l'enracine en Jésus, et ces racines s'enfoncent de plus en plus en Lui, « Lui seul est immuable, Lui seul peut remplir mes immenses désirs... » (Ms A 81 r°). « O Phare lumineux de l'amour, je sais comment arriver jusqu'à toi, j'ai trouvé le secret de m'approprier ta flamme » (Ms B 3 v°). Cette Foi en l'Amour est le tremplin qui permet à Thérèse d'assumer et de dépasser tous les obstacles, elle ne traîne pas sur le chemin de la libération, non, mais elle bondit et comme saint Paul, « elle poursuit sa course, pour tâcher de saisir, ayant été saisie elle-même par le Christ-Jésus » (Ph. 3, 12). Nous la voyons exprimer une grande affection pour Jésus dans les Manuscrits et dans les Poésies, mais ne nous y trompons pas, sa Foi n'est ni sentimentalisme, ni illuminisme, ni intimisme. Sa Foi, c'est l'adhésion inconditionnelle de tout son être à la Parole.

La Parole, celle du Verbe. Il est remarquable de voir le nombre de références à l'Écriture dans les écrits de Thérèse. Dans le Totum des Œuvres Complètes, nous avons un index biblique de 14 pages !

C'est à partir de la Parole que Thérèse a découvert sa vocation, en méditant le chapitre 13 de la première lettre aux Corinthiens. C'est à partir de la Parole qu'elle a découvert sa « petite voie » : Proverbes 9, 4 et Isaïe 66, 12-13 (cf Ms B 1 r° et Ms C 3 r°).

C'est à partir de la Parole que Thérèse a découvert la charité qui se modèle sur l'exemple donné par Jésus (Ms C 11 v°).

C'est la Parole qui lui sert d'appui (Ms C 18 v°).

C'est dans l'Évangile qu'elle trouve la « pure farine » dont l'Imitation de Jésus-Christ lui a d'abord donné le goût : « je n'avais pas encore trouvé les trésors cachés dans l'Évangile » (Ms A 47 r°) – elle avait alors 14-15 ans. Ces trésors, elle les découvre au



Carmel ; cela ne l'empêchera pas de connaître l'aridité, la sécheresse, l'impuissance. Mais « dans cette impuissance, l'Écriture Sainte et l'Imitation viennent à mon secours ; en elles je trouve une nourriture solide et toute pure. Mais c'est par dessus tout l'Évangile qui m'entretient pendant mes oraisons, en lui je trouve tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux... » (Ms A 83 v°). Et cette Parole qui se fait comprendre à Thérèse, c'est au dedans qu'elle parle, qu'elle éclaire : « je sais par expérience 'Que le Royaume de Dieu est au-dedans de nous.' Jésus n'a point besoin de livres ni de docteurs, il enseigne sans bruit de paroles... Jamais je ne l'ai entendu parler, mais je sens qu'Il est en moi, à chaque instant, Il me guide et m'inspire ce que je dois dire ou faire » (Ms A 83 v°). Plus Thérèse avancera sur le chemin de la libération, plus aussi Jésus sera son seul point d'appui. Il est son directeur spirituel, faute d'en avoir un sur la terre (Ms A 71 r°).

Pour Thérèse, Jésus c'est le Directeur des directeurs et c'est un directeur qui est très patient avec elle (Ms A 74 r°), et c'est « Lui qui m'instruit de cette science cachée aux savants et aux sages qu'Il daigne révéler aux plus petits... » (Ms A 71 r°). Jésus, son seul point d'appui, on pourrait dire sa seule référence en tout ce qu'elle a à vivre au dedans et au dehors. Et elle l'exprime avec énergie dans ces deux mots : « Jésus seul ». Ainsi le jour de sa première communion : « Thérèse avait disparu... Jésus restait seul » (Ms A 35 r°) ; au moment de son entrée au Carmel : « C'était pour Lui seul que je voulais être Carmélite » (Ms A 26 v°). Et il faudrait citer de nombreux textes écrits au cours de sa vie religieuse montrant bien que dans sa foi Thérèse ne dépend que de Jésus, « son seul trésor » (PN 25, 4). Cette Foi de Thérèse, ancrée en Jésus, et lui permettant de réagir positivement et dans l'abandon, il serait aisé d'évoquer des situations bien précises qui en témoignent, je ne peux que vous inviter à vous reporter principalement comme suit :

- devant les retards pour son entrée au Carmel : Ms A 67 v°, 68 r° et v°
- devant les retards pour sa profession religieuse : Ms A 73 v° et 74 r°
- devant l'épreuve de l'aridité, de la sécheresse : Ms A 75 v°, Ms B 1 r°
- à l'occasion de la maladie de M. Martin : Ms A 73 r°
- face à l'épreuve de la Foi : Ms C 7 r° et v°
- devant le comportement des novices : Ms C 27 r°
- quand on la charge du noviciat : Ms C 22 r° et v°
- devant sa maladie : Ms C 8 r° et v° et les Derniers Entretiens

Il faut voir comment l'impuissance, la pauvreté, la petitesse sont assumées positivement grâce à sa foi en l'amour miséricordieux. C'est le petit oiseau qui par l'Aigle Adoré, ne doute pas d'être plongé « pour l'éternité dans le brûlant Abîme de Cet Amour » (Ms B 4 r°-5v°). C'est l'ascenseur divin : « l'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au Ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! » (Ms C 3 r°).

« O Jésus ! laisse-moi dans l'excès de ma reconnaissance, laisse-moi te dire que ton amour va jusqu'à la folie... Comment veux-tu devant cette Folie, que mon cœur ne s'élanche pas vers toi ? Comment ma confiance aurait-elle des bornes ?... » « Ma folie consiste à supplier les Aigles mes frères, de m'obtenir la faveur de voler vers le Soleil de l'Amour avec les propres ailes de l'Aigle Divin... » (Ms B 5 v°).

C'est bien vrai que c'est l'Amour qui nous rend libres.



La nouveauté de l'Amour (4^{ème} semaine)



« *Avant... Maintenant...* »

Sur le chemin de libération de l'homme, Dieu n'est pas simplement spectateur. Il accompagne, il partage et même il devance l'homme. Nous aspirons à une plénitude, nous désirons grandir, progresser vers la liberté, et à la pleine réalisation de l'amour.

Ces désirs viennent avant tout de ce que Dieu est et veut nous communiquer. C'est Lui qui s'engage le premier quand il nous appelle et Il est le premier à vouloir faire du neuf : « Voici que je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle, on ne se souviendra plus du passé, il ne reviendra plus à l'esprit. Mais soyez pleins d'allégresse et exultez éternellement de ce que moi je vais créer car voici je vais faire de Jérusalem une exultation » (Isaïe 65, 17-18). Dans le premier testament, il y a déjà ce souffle créateur, cette lumière qui marche, qui marque les étapes à travers le désert (cf Nb 9, 15-23) pour Israël qui se rend en terre Promise et vers son Messie. Combien de fois Dieu se penche sur ce peuple qui se développe (cf Osée 11, 1-4 : « J'ai appris à marcher à Ephraïm, je le prenais par le bras... je le menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour, j'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson tout contre leur joue, je m'inclinai vers lui et le faisais manger. »), la route n'est pas sans danger, sans défaillance, mais Dieu est là qui relève, qui encourage, qui rassure car il est fidèle et miséricordieux : « Yahvé est un Dieu éternel, créateur des extrémités de la terre. Il ne se fatigue ni ne se lasse... Il donne la force à celui qui est fatigué, à celui qui est sans vigueur il prodigue le réconfort... ceux qui espèrent en Yahvé renouvellent leur force, ils déploient leurs ailes comme des aigles, ils courent sans s'épuiser, ils marchent sans se fatiguer... » « Ne crains pas, car je t'ai racheté. Je t'ai appelé par ton nom : tu es à moi. Si tu traverses les eaux, je serai avec toi, et les rivières ne te submergeront pas. Si tu passes par le feu, tu ne souffriras pas et la flamme ne te brûlera pas... Je suis ton Sauveur... tu comptes beaucoup à mes yeux, tu as du prix et je t'aime » (Is 43, 1-4).

Dieu est et sera pour Israël le pasteur qui aura soin lui-même de son troupeau et « je m'en occuperai. Je les retirerai de tous les lieux où elles furent dispersées, je les ramènerai sur leur sol... dans un bon pâturage je les ferai paître » (Ez. 34, 11-16). Alors qu'Israël ne retourne pas en arrière, qu'il croit et garde confiance et avance – car sa route s'ouvre vers des horizons nouveaux et Dieu lui fait entrevoir à quelle grandeur il est appelé et quelle splendeur sera la sienne : « je glorifierai ma maison de splendeurs... ton Dieu sera ta splendeur » (Is 60, 7 et 19-20 également Is 61 3-5). Sur sa route Israël devra garder la Loi comme « une lampe sur la route » (cf psaume 119) et rien n'empêchera au « petit reste » de parvenir là où Dieu lui avait promis de le conduire, vers ce Messie, « l'astre d'en haut pour illuminer ceux qui demeurent dans les ténèbres et l'ombre de la mort afin de guider nos pas dans le chemin de la paix » (Luc 1, 78-79).

Dieu, en Jésus-Christ, va se faire notre « premier de cordée » pour nous conduire jusqu'à la maison du Père : « Je suis le chemin ... nul ne vient au Père que par moi » (Jn 14, 5 et 6). Il devient le Bon Pasteur qui appelle, qui marche en tête pour conduire ses



brebis dans de bons pâturages (cf Jn 10, 3-4 et 9-10). Alors si nous répondons à son appel, si nous consentons à faire les premiers pas, tels que nous sommes au départ, nous allons avancer, nous allons devenir « fils de lumière » : « oui, qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres mais aura la lumière de la vie » (Jn 12, 36 et 8, 12). « Le chemin sera resserré, mais il mène à la vie » (cf Mt 7, 13). Pour nous il y aura ce qui était avant, et ce qui est maintenant et qui nous achemine vers ce qui sera demain. Notre vocation n'est pas derrière nous, elle est sur nous, elle marche avec nous pour atteindre à une plénitude de réalisation, celle de la liberté et de l'amour. La route ne sera pas celle de la facilité : « venez à moi vous tous qui peinez » (Mt 11, 28) ; « Quiconque ne porte pas sa croix et ne vient pas derrière moi ne peut être mon disciple » (Lc 22, 28-29). Petit à petit, quittant le rivage (c'est l'avant), nous avons, sur la parole de Jésus, osé avancer en eaux profondes (c'est le maintenant), nous serons accueillis comme le bon serviteur, nous entrerons dans la joie de Dieu en partageant la Gloire, la Splendeur du Christ ressuscité : « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée pour qu'ils soient un comme nous sommes Un » (Jn 17, 22). « Vous aurez en héritage la vie éternelle » (Mt 19, 29). C'est ainsi que passant de ce qui était « avant » pour vivre le « maintenant » nous sommes transformés en l'image du Seigneur, allant de gloire en gloire comme de par le Seigneur qui est Esprit » (2 Cor 3, 18).

Pour Thérèse, il y a eu aussi, sur son chemin de libération, « l'avant » et le « maintenant ». C'est ce qu'elle va dire très clairement spécialement dans le Manuscrit C. Et elle va le dire à propos de l'humilité, de la charité, de l'abandon, de la pauvreté, de la Foi. Il serait très intéressant pour nous de le préciser pour chacun de ces points. Vous pourriez prendre un crayon et entourer, dans le Manuscrit C, les mots avant (ou autrefois) et maintenant quand vous les trouvez.

Pour aujourd'hui, il nous faut faire un choix. Prenons ce qui concerne l'humilité. Céline évoquant sa petite sœur dit qu'« elle était fière et entêtée ». Thérèse quant à elle, signale qu'elle avait « un grand amour propre » (Ms A 8 r°). Avant la grâce de Noël 1886, elle aura à assumer ses limites, notamment avec sa maladie étrange (Ms A 27 r° et v°), les jalousies de ses compagnes de classe (Ms A 22 v°), l'épreuve des scrupules (Ms A 44 r° - elle a aussi le sentiment d'avoir menti lorsqu'elle est amenée à parler de « l'apparition de la Vierge » : « l'humiliation devenant mon partage » cf Ms A 31 r°), celle de son hypersensibilité (Ms A 44) et « le cercle étroit où elle tournait ne sachant comment en sortir » (Ms A 46 v°). Mais c'est surtout au Carmel qu'elle va grandir dans l'humilité. Il va y avoir dans ses débuts de vie religieuse où elle rencontre « plus d'épines que de roses » (Ms A 69 v°), cinq années d'humiliations, particulièrement par le comportement de sa prieure, Mère Marie de Gonzague : « elle fût TRES SEVERE ; je ne pouvais la rencontrer sans baiser la terre, il en était de même dans les rares directions que j'avais avec elle... » (Ms A 70 v°). La petite fleur avait besoin pour s'épanouir de l'eau de l'humiliation : « La petite fleur transplantée sur la montagne du Carmel devait s'épanouir à l'ombre de la Croix » (Ms A 71 r°) et « je vous remercie de ne pas m'avoir ménagée. Jésus savait bien qu'il fallait à sa petite fleur l'eau vivifiante de l'humiliation, elle était trop faible pour prendre



racine sans ce secours » (Ms C 1 v°). Il y aura aussi le mépris résultant pour les sœurs Martin au Carmel, de la maladie de leur père (on peut relire la lettre 141 adressée à Céline qui est encore dans le monde – 25 avril 1893). Dans sa tâche de formatrice près de novices, Thérèse entend leurs réflexions à l'occasion de « tous les combats qu'elle leur donne » - c'est « la salade, bien vinaigrée, bien épicée, rien n'y manque excepté l'huile, ce qui lui donne une saveur de plus... » (Ms C 27 r°).

Mais maintenant, à quelle profondeur d'humilité Thérèse est parvenue ! Après les humiliations de cinq années voilà que le soleil succède à la pluie : sa mère prieure la complimente, reconnaît en elle une grande sagesse et n'hésite pas à lui confier la formation de ses novices : « maintenant que les timides rayons de l'aurore ont fait place aux brûlantes ardeurs du midi » (Ms C 1 r°). « Vous n'avez pas craint de me dire que le Bon Dieu illuminait mon âme, qu'Il me donnait même l'expérience des années... » (Ms C 4 r°). Mais Thérèse a une liberté qui la fait passer au dessus des compliments, en gardant en elle une humilité qui ne l'empêche pas de reconnaître les grâces reçues de Dieu : « O ma Mère ! je suis trop petite pour avoir de la vanité maintenant, je suis trop petite encore pour tourner de belles phrases afin de vous faire croire que j'ai beaucoup d'humilité, j'aime mieux convenir tout simplement que le Tout-Puissant a fait de grandes choses en l'âme de l'enfant de sa divine Mère, et la plus grande c'est de lui avoir montré sa petitesse, son impuissance. » (Ms C 4 r°). « Toutes les créatures peuvent se pencher sur elle, l'admirer, l'accabler de leurs louanges, je ne sais pourquoi mais cela ne saurait ajouter une seule goutte de fausse joie à la véritable joie qu'elle savoure en son cœur, se voyant ce qu'elle est aux yeux du Bon Dieu : un pauvre petit néant, rien de plus... » ... « Je ne veux pas parler, ma Mère chérie, de l'amour et de la confiance que vous me témoignez, ne croyez pas que le cœur de votre enfant y soit insensible, seulement je sens bien que je n'ai rien à craindre maintenant, au contraire je puis en jouir, rapportant au Bon Dieu ce qu'Il a bien voulu mettre de bon en moi. S'il lui plaît de me faire paraître meilleure que je ne suis, cela ne me regarde pas, Il est libre d'agir comme Il veut... » (Ms C 2 r°). C'est admirable cette humilité de Thérèse ! Et la petite voie l'établit définitivement en cette vérité de son être mais qui n'est plus que l'occasion pour Dieu d'y révéler, d'y faire chanter ici-bas et pour l'éternité les merveilles de son Amour Miséricordieux. Cette humilité où Thérèse s'accomplit parfaitement. Avant de mourir, elle pourra confier à Mère Agnès : « je crois que je suis humble » (CJ 30/09/1897).



Rappelons-nous aussi ce que Thérèse répondait à sa sœur, Marie du Sacré Cœur, qui venait de lire le Manuscrit B et avait exprimé à Thérèse ce qu'elle avait éprouvé en prenant connaissance de ce « trésor », « ces lignes marquées du sceau de l'amour » : « Comme le jeune homme riche de l'Évangile un certain sentiment de tristesse m'a saisie devant vos désirs extraordinaires du martyr. Voilà bien la preuve de votre

amour, oui, vous le possédez l'amour, mais moi ! non jamais vous me ferez croire que je puis atteindre à ce but désiré. Voilà bien la preuve que je n'aime pas Jésus comme vous. Oh ! vous dites que vous ne faites rien, que vous êtes un pauvre petit oiseau chétif, mais vos désirs, pour quoi les comptez-vous ? Le bon Dieu, Lui, les regarde comme des œuvres » (Lettre C 170 de sr Marie du Sacré Cœur à Thérèse le 17/09/1896 et Ms B 2^e partie). Et dans sa réponse, voici ce que Thérèse écrit : « Si vous aviez compris l'histoire de mon petit oiseau, vous ne me feriez pas cette question. Mes désirs du martyr ne sont rien, ce ne sont pas eux qui me donnent la confiance illimitée que je sens en mon cœur. [...] Ah ! je sens bien que ce n'est pas cela du tout qui plaît au Bon Dieu dans ma petite âme, ce qui lui plaît c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde... Voilà mon seul trésor, pourquoi ce trésor ne serait-il pas le vôtre ?... [...] il faut consentir à rester pauvre et sans force et voilà le difficile... [...] C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'Amour... » (Lettre 197).

C'est l'humilité qui fait fleurir l'espérance en nous, cette espérance qui nous donne des ailes pour aller toujours plus en avant et qui se confond avec le « maintenant » de Dieu : « Jésus, je suis trop petite pour faire de grandes choses ... et ma folie à moi, c'est d'espérer que ton Amour m'accepte comme victime... » (Ms B 5 v^o). Alors, au terme de notre méditation, en reconnaissant et en aimant notre pauvreté, en nous réjouissant comme Thérèse d'avoir à découvrir encore de nouvelles imperfections (« maintenant je ne m'étonne plus de rien » cf Ms C 15 r^o), ouvrons notre cœur de pauvre, de tout petit : « O Jésus ! que ne puis-je dire à toutes les petites âmes combien ta condescendance est ineffable... je sens que si par impossible tu trouvais une âme plus faible, plus petite que la mienne, tu te plainrais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s'abandonnait avec une entière confiance à ta miséricorde infinie. » (Ms B 5 v^o).

Liberté et Charité (5^{ème} semaine)

Liberté et charité sont étroitement liées. L'une ne va pas sans l'autre. C'est l'amour qui nous rend libres et en nous libérant, le Christ nous engage sur le chemin du plus grand amour : « Voici quel est mon commandement : vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés ». Lui, le Fils, nous libère, il nous donne accès à la Maison du Père, il nous veut avec lui, là où Il est : « Père, je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi » (Jn 17, 24). Mais cette liberté spirituelle est encore en voie de croissance, notre chemin de libération doit se poursuivre : comme nous l'avons dit dans l'entretien précédent, c'est avant tout notre Foi en Jésus, en son Amour miséricordieux qui nous apporte le dynamisme intérieur justement pour poursuivre avec confiance, dans l'humilité et aussi avec courage, avec une ferme détermination, poursuivre notre avancée vers une plus grande liberté et nous laisser consumer par l'amour, un peu comme celui qui se tient sur la plage et consent à se laisser happer par les flots qui envahissent la plage. Nous laisser happer, non pas passivement, mais en partageant en vérité l'énergie du courant, en vivant d'amour, par un don de plus en plus pur, de plus en plus réel de notre personne. Devenir libre pour aimer.



Jésus, libre et aimant sur le chemin de la Passion

Vous pouvez vous référer aux textes liturgiques de cette 5^e semaine de carême, ceux de la Semaine Sainte avec l'évocation du Mystère pascal du Christ et saisir combien Jésus est libre (par rapport à ses accusateurs, aux préceptes légalistes sans amour, à la lâcheté de ses apôtres, à ses propres souffrances et à sa mort etc....) et combien Jésus n'est qu'Amour pour tous et pour chacun. « C'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous » (Jn 13, 15). C'est en regardant Jésus et c'est en l'écoutant, que nous allons comprendre comment vivre l'aujourd'hui de l'amour. Sur ce chemin de notre libération, il va y avoir, à propos de l'amour dont nous avons à aimer Dieu et nos frères, un « avant » et un « maintenant », c'est-à-dire laisser derrière nous nos calculs, nos susceptibilités, nos jugements, nos peurs qui hypothéquaient trop l'amour dont nous avons à vivre pour les autres, pour que celui-ci, maintenant, s'ajuste davantage à la Charité du Cœur de Dieu, et que nous devenions en vérité les humbles sacrements du « trop grand amour » de Jésus.

Il s'agit bien d'une croissance. La Vigne doit étendre ses sarments et que ceux-ci portent beaucoup de fruit pour la gloire du Père (cf Jn 15, l'allégorie de la vigne). Le Corps du Christ doit atteindre à la plénitude du Christ (Eph 4, 12-13). Les pierres vivantes que nous sommes doivent se prêter à l'édification d'un édifice spirituel (1 P 2, 5 et Eph 2, 20 « devenir une demeure de Dieu dans l'Esprit »). Et cette croissance, c'est le développement de la charité, sans elle rien n'est fécond, rien n'est durable (cf 1 Co 13). Jésus nous donne le commandement nouveau « vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés »... « donner sa vie pour ses amis » (Jn 15, 12).

D'où les exhortations répétées, véhémentes des apôtres pour la communion fraternelle : Saint Paul : « Que votre charité soit sans feinte, détestant le mal, solidement attachés au bien ; que l'amour fraternel vous lie d'affection entre vous, chacun regardant les autres comme plus méritants... » (Rom 12, 9-13) « La charité est donc la Loi dans sa plénitude. » (Rom 13, 8-10). « c'est un devoir pour nous, les forts, de porter les faiblesses de ceux qui n'ont pas cette force et de ne point rechercher ce qui nous plaît. » (Rom 15, 1). Dans Galates 5, 13-25, Paul met en rapport liberté et charité. Dans l'épître aux Philippiens 2, 1-11 : « ayez le même amour, une seule âme, un seul sentiment ; n'accordez rien à l'esprit de parti, rien à la vaine gloire [...] Ayez entre vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus ». Saint Pierre : « vous tous, en esprit d'union, dans la compassion, l'amour fraternel, la miséricorde, l'esprit d'humilité, ne rendez pas mal pour mal, insulte pour insulte. » (1P 3, 8-9) Saint Jean : reprendre la première épître où saint Jean insiste tant sur cette charité sans laquelle nous ne pouvons pas croire que nous aimons Dieu. C'est en aimant nos frères que nous passons de la mort à la vie. C'est aussi en aimant nos frères que nous demeurons dans la lumière... « Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, puisque l'amour est de Dieu et que quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. » (1 Jn 4, 7) Saint Jacques, combien réaliste : le respect des pauvres, montrer notre foi par les œuvres, l'intempérance du langage, contre les discordes, la condamnation sans appel des mauvais riches...



Pour terminer ce paragraphe, la citation d'un apôtre moderne : « Tu es chrétien par et pour la charité ; par rien d'autre et pour rien d'autre. Si tu oublies la charité, tu te rends absurde, et si tu la trahis tu deviens monstrueux... Si la charité est pour toi pratiquement facultative, fallait pas te déranger pour Abidjan ou pour ailleurs car tu n'es qu'un propre à rien. Nous sommes libres de toute obligation mais totalement dépendants d'une seule nécessité : la charité... Un acte sans charité est une mort subite, un acte de charité est une résurrection immédiate. On n'apprend pas la charité, on fait peu à peu sa connaissance, en faisant connaissance du Christ. C'est la foi au Christ qui nous rend capable de charité ; c'est la vie du Christ qui nous révèle la charité. » (Madeleine Delbrel, Vive la liberté, publié dans La Joie de Croire, p. 82-83)

La liberté de Thérèse dans ses affections

Qu'en est-il pour Thérèse ? L'amour, la charité, c'est le feu qui brûle en son cœur et qui va la consumer. Au terme de sa vie, elle sera admirablement libre et ne sera plus qu'amour. Mais comme pour nous, il y a pour elle un chemin de libération à parcourir et comme nous l'avons vu en ce qui concerne l'humilité, il va y avoir avant et maintenant.

La charité est dans le don consenti de soi. Ce don s'effectue par notre volonté. Mais il y a aussi en nous la zone affective qui va favoriser ou faire obstacle à l'amour. Une purification, une libération va devoir se faire pour que de l'amour « captatif » nous passions à l'amour « oblatif ».

Thérèse, malgré la sévérité de sa prieure Mère Marie de Gonzague, estime celle-ci et au début de sa vie religieuse elle s'attache à elle, et c'est d'autant plus compréhensible que la vie cloîtrée n'est pas un cocon pour entretenir nos pulsions affectives ! « Je me souviens qu'étant postulante, j'avais parfois de si violentes tentations d'entrer chez vous pour me satisfaire, trouver quelques gouttes de joie, que j'étais obligée de passer rapidement devant le dépôt et de me cramponner à la rampe de l'escalier. Il me venait à l'esprit une foule de permissions à demander, enfin, ma Mère bien-aimée, je trouvais mille raisons pour contenter ma nature... Que je suis heureuse de m'être privée dès le début de ma vie religieuse ! Je jouis déjà de la récompense promise à ceux qui combattent courageusement. Je ne sens plus qu'il soit nécessaire de me refuser toutes les consolations du cœur, car mon âme est affermie par Celui que je voulais aimer uniquement. Je vois avec bonheur qu'en l'aimant le cœur s'agrandit, qu'il peut donner incomparablement plus de tendresse à ceux qui lui sont chers que s'il s'était concentré dans un amour égoïste et infructueux. » (Ms C 22 r°). Comme se révèle ici la liberté à laquelle Thérèse est parvenue !

Elle se servira de son expérience pour aider une de ses novices à renoncer à un attachement excessif à la Mère prieure : « Je lui montrai que c'était elle-même qu'elle aimait et non pas vous, je lui dis comment je vous aimais et les sacrifices que j'avais été obligée de



faire au commencement de ma vie religieuse pour ne point m'attacher à vous d'une façon toute matérielle comme le chien qui s'attache à son maître. L'amour se nourrit de sacrifices, plus l'âme se refuse de satisfactions naturelles, plus sa tendresse devient forte et désintéressée. » (Ms C 21 v°). Et Thérèse remerciera Mère Marie de Gonzague de ne pas l'avoir ménagée : « Ah ! je le sens bien, Mère chérie, c'est le Bon Dieu qui me parle toujours par vous. Bien des sœurs pensent que vous m'avez gâtée, que depuis mon entrée dans l'arche sainte, je n'ai reçu de vous que des caresses et des compliments, cependant il n'en est pas ainsi ; vous verrez, ma Mère, dans le cahier contenant mes souvenirs d'enfance, ce que je pense de l'éducation forte et maternelle que j'ai reçue de vous. Du plus profond de mon cœur je vous remercie de ne pas m'avoir ménagée. Jésus savait bien qu'il fallait à sa petite fleur l'eau vivifiante de l'humiliation, elle était trop faible pour prendre racine sans ce secours, et c'est par vous, ma Mère, que ce bienfait lui fut dispensé. » (Ms C 1 v°)

Même vis-à-vis de ses sœurs de sang et qui partagent la même vie religieuse qu'elle, Thérèse aura à faire des dépassements douloureux. Notamment vis-à-vis de sœur Agnès (Pauline, sa seconde mère). Nous savons l'affection qu'il y avait entre Thérèse et Pauline. Après sa prise d'habit (10 janvier 1889), Thérèse se retrouve avec sœur Agnès dans le même emploi au réfectoire : « Le réfectoire qui fut mon emploi aussitôt après ma prise d'habit me fournit plus d'une occasion de mettre mon amour-propre à sa place, c'est-à-dire sous les pieds... [...] ce rapprochement était un sujet de souffrance ; je ne me sentais pas comme autrefois, libre de tout vous dire, il y avait la règle à observer, je ne pouvais pas vous ouvrir mon âme, enfin j'étais au Carmel et non plus aux Buissonnets sous le toit paternel !... » (Ms A 75 r°)

Thérèse reste très discrète à propos de ces souffrances... Mais elle dira à Mère Agnès, dans les mois précédant sa mort, à l'infirmerie : « vous en étiez venue à ne plus me connaître » (Derniers Entretiens, C J 13/07/1897).

Cela ne va pas sans peine !

Et c'est Mère Agnès qui a eu le courage de préciser à l'occasion du procès pour la béatification de Thérèse : « A force d'entendre dire et répéter sur tous les tons qu'elle était lente, qu'elle n'arrivait à rien, qu'elle ne pourrait jamais rendre de vrais services dans un emploi, je finis par le croire et, dans les deux années qu'elle fut avec moi chargée du réfectoire, je la surveillais de près et la grondais pour des riens. Un jour, je lui fis de si durs reproches parce qu'elle avait tardé à raccommoquer une nappe (sans qu'il y ait eu de sa part aucune négligence) qu'elle ne put s'empêcher de pleurer, ce qui lui arrivait bien rarement, car je ne me souviens l'avoir vue pleurer ainsi que deux fois, depuis son entrée jusqu'à sa dernière maladie. Mais j'étais comme excitée par ses larmes et par sa douceur même, et plus elle pleurait, plus je l'accablais. Je refusais de lui pardonner, rien ne m'apaisait, et je restai ainsi fâchée assez longtemps. Je m'excusais moi-même en pensant qu'il fallait bien lui apprendre l'ordre. Je la traitais souvent comme une novice tout ordinaire qu'il faut reprendre à chaque instant. Je la tourmentais pour sa prétendue lenteur et son manque de soin, tandis qu'elle était si fidèle aux moindres observations ! Je n'avais absolument rien à lui reprocher. Je me demande comment j'ai pu être aussi sévère. » (Notes des carmélites, préparatoires au Procès Apostolique). Dans la lettre 106 du 10 mai 1890, Thérèse écrivait à sœur



Agnès : « Quel bonheur d'être si bien cachée que personne ne pense à vous !... d'être inconnue même aux personnes qui vivent avec vous. »

Le priorat de Mère Agnès (20 février 1893) ne favorisera pas un rapprochement entre Thérèse et celle qu'elle appelle sa « petite Mère », du moins extérieurement car il faut dire que Mère Agnès, en prenant connaissance du Manuscrit A (déposé dans sa stalle au chœur le 20 janvier 1896) comprendra mieux la valeur spirituelle de sa petite sœur. L'élection de Mère Agnès au priorat va plutôt écarter Thérèse de sa sœur « tant Thérèse était scrupuleuse sur ce point : toujours elle sentit le danger des relations familiales continuées au couvent et facilitées par le priorat de l'une de ses sœurs. Les rumeurs qu'elle a pu entendre, ça et là, sur le « clan Martin » n'ont pu que la garder vigilante sur ce point. « C'est elle que je vis le moins de toutes mes sœurs pendant mon priorat. Mère Marie de Gonzague, étant prieure, avait établi l'usage de voir les sœurs tous les huit jours au lieu d'une fois par mois comme il est dit dans les Constitutions. Elles continuèrent de venir ainsi avec moi lorsque je fus prieure en 1893. Mais sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus fut celle de toutes les sœurs que je vis le moins souvent, je me disais parfois 'Comme il y a longtemps que je lui ai pas parlé' » (cf introduction générale aux Derniers Entretiens, Nouvelle Edition du Centenaire page 36).

Très révélateur encore ce que Thérèse laisse entrevoir quand elle fait allusion à la communion fraternelle en communauté religieuse, quand au sein de celle-ci se trouvent des membres de la même famille de sang : « C'est vrai, je l'ai senti bien souvent, mais c'est au sein des sacrifices que cette union doit avoir lieu sur la terre. Ce n'est point pour vivre avec mes sœurs que je suis venue au Carmel, c'est uniquement pour répondre à l'appel de Jésus ; ah ! je pressentais bien que ce devait être un sujet de souffrance continue de vivre avec ses sœurs, lorsqu'on ne veut rien accorder à la nature. » (Ms C 8 v°).

L'affectivité de Thérèse restera avec toute sa richesse jusqu'au dernier souffle, mais comme on la sent de plus en plus libre au profit d'une charité à l'égard de toutes et de chacune des sœurs de son couvent, et dans notre prochain entretien nous verrons l'actualisation de ce don d'elle-même, cette progression en charité où s'incarnera sa vocation au cœur de l'Eglise.

*« Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations,
que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux...
en un mot, qu'il est éternel !... »
(Ms B 3v°)*



La plénitude de l'Amour (6^{ème} semaine)

Nous voilà arrivés au sommet de la vie humaine de Jésus sur notre terre. Dernière semaine de notre Carême. La Semaine Sainte... « ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. » (Jn 13, 1). Jésus peut terminer sa vie en disant : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. » (Jn 15, 9). « Ils étaient à toi et tu me les as donnés. J'ai veillé et aucun d'eux ne s'est perdu » (Jn 17, 6 et 12). « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis » (Jn 10, 11). L'ultime relique de Jésus, c'est celle de son Cœur ouvert et blessé d'où coulent des fleuves d'eau vive (Jn 17, 37-38). Chacun peut dire : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi. » (Gal 2, 20).

L'ultime chemin de libération

Le chemin de Jésus a été et reste le chemin de notre libération, il n'a pas eu à se débarrasser des entraves du mal : « Qui d'entre vous me convaincra de péché ? » (Jn 8, 46). Mais Dieu s'est incarné pour être solidaire de notre destin actuel et futur ; il est le Bon Pasteur qui marche en avant, qui nous guide, « le premier né d'entre les morts » (Gol 1, 18). Il a partagé notre sort et loin de choisir ce qui lui plaisait (Rom 15, 3), il a mis les pieds dans les ornières de notre route, dans une entière liberté (« Personne ne m'enlève la vie ; mais je la donne de moi-même » Jn 10, 18), il n'a repoussé qui que ce soit, il a rejoint toutes les situations de détresse, de combat, de traversée orageuse, de mort, de souffrance, pour faire de nous des êtres libres, de vrais vivants de la vie éternelle (cf Jn 6, 51-54 et 11, 26), oui, des personnes enfin accomplies et en qui se refléteraient éternellement la Liberté de Dieu et la Splendeur de son Amour : « Du temple, je n'en vis point en elle ; c'est que le Seigneur, le Dieu Maître-de-tout, est son temple, ainsi que l'Agneau... l'Agneau lui tient lieu de flambeau ; le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière, et ils régneront pour les siècles des siècles. » (Ap 21, 22-23 et 22, 4-5). Et nous sommes déjà participants de cette liberté conquise pour nous par Jésus Ressuscité. Depuis notre baptême, il y a en nous ce ferment capable de soulever toutes nos lourdeurs, il y a la grâce du Christ qui a vaincu la mort, et rien ne peut désormais nous séparer de cet amour de Jésus : « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? la tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le glaive ? Mais en tout cela nous sommes les grands vainqueurs par celui qui nous a aimés... [rien] ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur. » (Rom 8, 35-39). En nous il y a cette énergie de l'amour « vous êtes un temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en



vous » (1 Cor 3, 16-17). C'est l'Esprit Saint qui nous inspire la charité (Col 1, 8). Il anime notre pauvre prière (Rom 8, 14-16 et 26). Il combat avec nous (Rom 15, 30).

Alors sur le chemin qu'il nous reste à parcourir pour une entière libération, laissons-nous conduire par l'Esprit Saint, par l'Amour divin puisqu'« il est notre vie » (Gal 5, 25). Le Père nous l'a donné par son Fils Bien-Aimé pour qu'entre Lui et nous, et pour qu'entre nous, avec Lui, il n'y ait plus que l'Amour, cette respiration éternelle de Dieu, celle du Christ et de « son corps total qui tend à la plénitude de l'Homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ » (Eph 4, 13). Pâques ne sera pas un temps d'arrêt mais un nouveau tremplin pour aller de l'avant. Nous resterons les yeux fixés sur Jésus, notre Bon Pasteur, nous écouterons sa voix, nous resterons à son école pour qu'il continue de nous attirer vers le Père, et cela en nous rapprochant les uns des autres, en nous aimant les uns les autres comme Il nous a aimés, de cet amour qui se fait chair, qui est universel, qui est pur don, gratuité totale et miséricorde infinie.

L'accomplissement dans l'Amour

Etre libre et n'être plus qu'amour, voilà ce que nous admirons en sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, en celle qui est devenue « une icône de Dieu » comme le disait Jean Paul II en proclamant Thérèse Docteur de l'Eglise universelle. Nous avons évoqué son chemin de libération : c'est encore lui que nous allons rappeler à propos de la charité. Dans l'entretien précédent, nous avons fait allusion surtout à l'affectivité de Thérèse. A ce sujet il aurait fallu parler encore de ce que fut pour le cœur de Thérèse la maladie de son père.

Maintenant il va s'agir du libre don qu'elle a voulu faire d'elle-même, sa « pratique » de la charité, et nous allons là encore trouver l'avant et le maintenant sur son chemin de libération.

Petite, elle a appris à être sensible pour les pauvres : « un jour nous en vîmes un qui se traînait péniblement sur des béquilles, je m'approchai pour lui donner un sou, mais ne se trouvant pas assez pauvre pour recevoir l'aumône, il me regarda en souriant tristement et refusa de prendre ce que je lui offrais. Je ne puis dire ce qui se passa dans mon cœur, j'aurais voulu le consoler, le soulager » (Ms A 15 r°).

Il y aura la grâce du 25 décembre 1886, la « grâce de sortir de l'enfance »... « la grâce de ma complète conversion »... « En peu de temps le Bon Dieu avait su me faire sortir du cercle étroit où je tournais ne sachant comment en sortir » (Ms A 45 r° et 46 v°). « je sentis un grand désir de travailler à la conversion des pécheurs, désir que je n'avais pas senti aussi vivement... Je sentis en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse !... Un Dimanche en regardant une photographie de Notre-Seigneur en Croix, [...] le cri de Jésus sur la Croix retentissait dans mon cœur : « J'ai soif ! » Ces paroles allumaient en moi une ardeur inconnue et très vive... Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé et je me sentais moi-même dévorée de la soif des âmes... » (Ms A 45 v°).

Dieu lui donnera la grande joie de savoir la conversion de Pranzini, « son premier enfant » (Ms A 45 v° et 46 r°).

C'est surtout au Carmel que Thérèse va avoir à se donner à ceux que Dieu a choisi pour les confier à son amour. Ce sera le creuset de la vie de communauté où avec Jésus, pour Jésus, comme Jésus, elle va consentir à donner sa vie jusqu'à en mourir. En ses débuts,



elle a à dépasser les oppositions, la mauvaise humeur, et parfois la solution pour Thérèse, ce sera la fuite pour éviter la bagarre !



Dans la lettre 74 du 6 janvier 1889, écrite pendant sa retraite de prise d'habit, elle confie à sœur Agnès : « Demandez à Jésus que je sois bien généreuse pendant ma retraite, il me CRIBLE de piqûres d'épingles, la pauvre petite balle n'en peut plus, de toutes parts elle a de tout petits trous qui la font plus souffrir que si elle n'en avait qu'un grand !... Rien auprès de Jésus, sécheresse !... Sommeil !... Mais au moins c'est le silence !... le silence fait du bien à l'âme... Mais les créatures, oh ! les créatures !... La petite balle en tressaille !... Comprenez le jouet de Jésus !... Quand c'est le doux ami qui pique lui-même sa balle, la souffrance n'est que douceur, sa main est si douce !... Mais les créatures !... Celles qui m'entourent sont bien bonnes, mais il y a je ne sais quoi qui me repousse !... ». « Ce matin j'ai eu de la peine chez ma Sœur St Vincent de Paul, je me suis en allée le cœur bien gros... » (Lt 76 - 7/01/1889 – sans doute à l'occasion d'un essayage d'alpargates, sandales de grosse toile à semelle de corde). Sr Saint-Vincent de Paul multipliait les réflexions piquant à l'endroit de Thérèse qui se contentait de répondre par un sourire. Cette sœur n'eut jamais de sympathie pour Thérèse, trop lente et maladroite dans les travaux pratiques. C'est elle qui se demandait ce qu'on pourrait dire de Thérèse après sa mort, elle avait fait si peu de chose !

Un autre fait au cours de son noviciat : une sœur veut empêcher Thérèse d'entrer chez la prieure qui est souffrante, à qui elle devait remettre des clefs qui lui avaient été confiées. « elle voulut me prendre les clefs, mais j'étais trop maligne pour les lui donner et céder mes droits. Je comprends maintenant qu'il aurait été bien plus parfait de céder à cette sœur, jeune il est vrai, mais enfin plus ancienne que moi. Je ne le comprenais pas alors » (Ms C 14 v°). Il y a affrontement, la prieure est réveillée et Thérèse, accusée : « tout retomba sur moi ... C'est sœur Thérèse qui a fait du bruit... mon Dieu, qu'elle est désagréable... etc. Moi qui sentais tout le contraire, j'avais bien envie de me défendre ; je me dis que certainement si je commençais à me justifier je n'allais pas pouvoir garder la paix de mon âme ; je sentais aussi que je n'avais pas assez de vertu pour me laisser accuser sans rien dire, ma dernière planche de salut était donc la fuite » Et quelques lignes plus loin, Thérèse ajoute : « quand je me reporte au temps de mon noviciat comme je vois combien j'étais imparfaite... Je me faisais des peines pour si peu de choses que j'en ris maintenant. Ah ! que le Seigneur est bon d'avoir fait grandir mon âme, de lui avoir donné des ailes... » (Ms C 15).

Thérèse a progressé en charité durant ces années. Dans le Manuscrit C, elle va mettre les points sur les i en ce qui concerne la pratique de la charité. Mais elle ne manquera pas d'avouer que cela ne lui a pas été facile : « ma Mère, en lisant ce que je viens



d'écrire, vous pourriez croire que la pratique de la charité ne m'est pas difficile. C'est vrai, depuis quelques mois [Thérèse écrit en juin 1897] je n'ai plus à combattre pour pratiquer cette belle vertu ; je ne veux pas dire par là qu'il ne m'arrive jamais de faire des fautes, ah ! je suis trop imparfaite pour cela, mais je n'ai pas beaucoup de mal à me relever [...] la milice céleste vient maintenant à mon secours » (Ms C 13 v°).

Thérèse qui pratiquait la charité a reçu de nouvelles lumières : « Cette année [1897], ma Mère chérie, le bon Dieu m'a fait comprendre ce que c'est que la charité ; avant je le comprenais, il est vrai, mais d'une manière imparfaite, je n'avais pas approfondi cette parole de Jésus : « Le second commandement est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Je m'appliquais surtout à aimer Dieu et c'est en l'aimant que j'ai compris qu'il ne fallait pas que mon amour se traduisît seulement par des paroles » (Ms C 11 r°).

Le prochain ne doit pas être simplement l'occasion de nous prouver que nous aimons Dieu, mais il faut l'aimer lui pour ce qu'il est. Et Thérèse le comprend en voyant comment Jésus a aimé ses apôtres. « Ah ! ce n'était pas leurs qualités naturelles qui pouvaient l'attirer, il y avait entre eux et Lui une distance infinie. Il était la science, la Sagesse Eternelle, ils étaient de pauvres pêcheurs, ignorants et remplis de pensées terrestres. Cependant Jésus les appelle ses amis, ses frères. Il veut les voir régner avec Lui dans le royaume de son Père et pour leur ouvrir ce royaume Il veut mourir sur une croix car Il a dit : Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.

Mère bien-aimée, en méditant ces paroles de Jésus, j'ai compris combien mon amour pour mes sœurs était imparfait, j'ai vu que je ne les aimais pas comme le Bon Dieu les aime ? Ah ! je comprends maintenant que la charité parfaite consiste à supporter les défauts des autres, à ne point s'étonner de leurs faiblesses, à s'édifier des plus petits actes de vertu qu'on leur voit pratiquer, mais surtout j'ai compris que la charité ne doit point rester enfermée dans le fond du cœur » (Ms C 12).

Mais Thérèse ne s'est pas contentée de comprendre. A travers ce Manuscrit C elle va être amenée à nous dévoiler comment elle a répondu à la lumière reçue de Jésus, la mise en application.

« lorsque surtout le démon essaie de me mettre devant les yeux de l'âme les défauts de telle ou telle sœur qui m'est moins sympathique, je m'empresse de rechercher ses vertus, ses bons désirs, je me dis que si je l'ai vue tomber une fois elle peut bien avoir remporté un grand nombre de victoires qu'elle cache par humilité, et que même ce qui me paraît une faute peut très bien être à cause de l'intention un acte de vertu ». Et Thérèse donne un exemple où elle fut mal jugée à l'occasion d'un acte de service qui était demandé (cf Ms 12 v° et 13 r°), exemple qui « me rendit indulgente pour les faiblesses des autres »... « je veux toujours avoir des pensées charitables car Jésus a dit : Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. » (Ms C 13 v°).

« La charité ne devait pas consister dans les sentiments, mais dans les œuvres » : ainsi Thérèse s'est comportée vis-à-vis d'une sœur « qui a le talent de me déplaire en toutes choses, ses manières, ses paroles, son caractère me semblaient très désagréables » - oui, Thérèse a fait « pour cette sœur ce que j'aurais fait pour la personne que j'aime le plus. »... « je tâchais de lui rendre tous les services possibles et quand j'avais la tentation de lui répondre d'une façon désagréable, je me contentais de lui faire mon



plus aimable sourire »... « lorsque mes combats étaient trop violents, je m'enfuyais comme un déserteur » (cf Ms C 14 r°).

Il y a des sympathies, des antipathies naturelles : « Jésus me dit que cette sœur, il faut l'aimer, qu'il faut prier pour elle, quand même sa conduite me porterait à croire qu'elle ne m'aime pas. » « Et ce n'est pas assez d'aimer, il faut le prouver. » (Ms C 15 r°) Savoir aimer celle qui "fait valoir des droits imaginaires" ou qui refuse le service qu'on lui demande... savoir aimer quand des objets qu'on utilise ont disparu : la patience est bien près de m'abandonner et je dois prendre mon courage à deux mains pour ne pas réclamer avec amertume les objets qui me manquent. Il faut bien parfois demander les choses indispensables, « mais en le faisant avec humilité » (Ms C 16).

Aller au devant des désirs des autres : « Ma Mère chérie, je suis bien loin de pratiquer ce que je comprends et cependant le seul désir que j'en ai me donne la paix. » (Ms A 17 r°) « Il y a une façon si gracieuse de refuser ce qu'on ne peut donner, que le refus fait autant de plaisir que le don. » (Ms C 18 r°)

Encore deux faits qui montrent à quelle charité est arrivée Thérèse : Elle a remarqué que l'on ne recherche pas la compagnie des âmes imparfaites. « sans doute on se tient à leur égard dans les bornes de la politesse religieuse, mais craignant peut-être de leur dire quelques paroles peu aimables, on évite leur compagnie. - En disant les âmes imparfaites, je ne veux pas seulement parler des imperfections spirituelles, puisque les plus saintes ne seront parfaites qu'au Ciel, je veux parler du manque de jugement, d'éducation, de la susceptibilité de certains caractères, toutes choses qui ne rendent pas la vie très agréable. Je sais bien que ces infirmités morales sont chroniques, il n'y a pas d'espoir de guérison... [...] Je dois rechercher en récréation, la compagnie des sœurs qui me sont le moins agréables, remplir près de ces âmes blessées l'office du bon Samaritain. Une parole, un sourire aimable, suffisent souvent pour épanouir une âme triste » (Ms C 28 r°).

Et pour Sr Saint-Pierre, sœur bien handicapée, pas toujours facile à satisfaire, « lorsque je la conduisais, je le faisais avec tant d'amour qu'il m'aurait été impossible de faire mieux si j'avais dû conduire Jésus lui-même. La pratique de la charité ne m'a pas toujours été si douce » « Ce n'est pas toujours avec ces transports d'allégresse que j'ai pratiqué la charité, mais au commencement de ma vie religieuse, Jésus voulut me faire sentir combien il est doux de le voir dans l'âme de ses épouses » (se reporter au Ms C 29 et 30). Evoquant certaines difficultés d'un autre ordre, Thérèse n'hésite pas à dire : « je ne pourrais si bien vous expliquer ces tristes sentiments de nature si je ne les avais sentis dans mon cœur et j'aimerais à me bercer de la douce illusion qu'ils n'ont visité que le mien si vous ne m'aviez ordonné d'écouter les tentations de vos chères petites novices. » (Ms C 19 r°). C'est donc bien par un chemin de libération que Thérèse est parvenue à cette admirable charité. Oui, elle n'est plus qu'amour.

« Il me semble maintenant que rien ne m'empêche de m'envoler
(à quelle liberté Thérèse est arrivée !), car je n'ai plus de grands désirs
si ce n'est celui d'aimer jusqu'à mourir d'amour... »
(Ms C 7 v°)



Pâques (7^{ème} semaine)

Que brille devant toi cette lumière
Demain se lèvera l'aube nouvelle
D'un monde rajeuni dans la Pâque de ton Fils.
Et que règnent la paix, la justice et l'amour,
Et que passent tous les hommes
De cette terre à ta grande maison.

Oraison qui conclut la 3^e lecture de la vigile pascale, évoquant la libération d'Israël par le passage de la mer Rouge



Quelle exultation pour nous qui sommes arrivés, après ces semaines de Carême, chemin de libération, au terme ou disons plutôt à ce moment où nous entrevoyons non seulement le Royaume où notre Père nous attend : « venez les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde », mais aussi toute la richesse dont nous disposons déjà en vivant du Christ Ressuscité, en ayant la certitude que sa Victoire sur le péché, la mort, ne l'a pas éloigné de nous, mais au contraire il nous rejoint chaque jour sur notre chemin et c'est pour nous faire avancer en partageant sa Liberté et la plénitude de son Amour (reportons-nous à l'épisode des disciples d'Emmaüs, Lc 24, 13-35 ; reprendre également les différents récits des apparitions du Christ ressuscité à ses apôtres, finissant de les préparer pour prendre le grand large de l'Évangélisation du monde). « Chantons le Seigneur car il a fait éclater sa gloire ». Il a vaincu la mort, il nous a libérés de nos servitudes et nous voilà vivant de son souffle, de son Esprit Saint : « Recevez l'Esprit Saint » (Jn 20, 2, et c'est le soir de Pâques). « Vous avez été justifiés par l'Esprit de Dieu » (1 Cor 6, 11). « L'Esprit Saint a été répandu dans nos cœurs » (Ro 5, 5). « Si l'Esprit est votre vie, laissez-vous conduire par l'Esprit ».

Oui, quelle richesse est la nôtre, pèlerins de cette terre ! En cette célébration de cette fête de Pâques, et durant ces cinquante jours qui nous acheminent vers la Pentecôte, que Dieu « illumine les yeux de vos cœurs pour vous faire voir quelle espérance vous ouvre son appel, quels trésors de gloire renferme son héritage parmi les saints et quelle extraordinaire grandeur sa puissance revêt pour nous, les croyants, selon la vigueur de sa force, qu'il a déployée en la personne du Christ, le ressuscitant d'entre les morts et le faisant siéger à sa droite » (Eph 1, 17-23).

Nous voilà libres par Jésus (cf Jn 8, 32-36 : la vérité vous rendra libres... si donc le Fils vous libère, vous serez réellement libres). Libres comme Israël après la traversée de la mer Rouge (libre de l'esclavage et de la mort). Mais que ferons-nous de cette liberté ? Après la sortie d'Égypte, les Israélites sont engagés sur un chemin inconnu ; ce qui compte le plus, ce n'est pas de posséder, de jouir des fruits de la Terre Promise, mais de communier à Dieu, de s'attacher à Lui, c'est l'Alliance d'amour qui est la raison



d'être de cette traversée du désert, chemin de libération indispensable où avant le rendez-vous du Sinaï, Dieu éduque son enfant (Osée 11, 1), lui donne un cœur de fiancée (Jérémie 2, 2). Pour cela, Israël doit être libéré de son manque de foi, de confiance et d'abandon. Et après le Sinaï, il lui faudra monter et prendre possession de la Terre Sainte où, malgré la Présence de Dieu (le Tabernacle, le Temple), la lumière de sa Loi, de son esprit de sagesse, de sa miséricordieuse tendresse, Israël aura for à faire pour aller à la rencontre du Messie, son Sauveur, le Dieu de la nouvelle Alliance.

Si Pâque est pour nous la fête de notre libération, que ferons-nous de cette liberté ?

« La liberté est remise entre nos mains. Nous pouvons la mener jusqu'à ce dialogue libérateur de la communion avec la Présence Infinie. Nous pouvons la galvauder dans le repliement sur soi. La liberté vraie engendre un espace où l'homme peut respirer et trouver sa joie et son accomplissement. La liberté a une structure. La liberté est une exigence : la plus profonde, la plus totale, la plus radicale, parce que, justement, chaque acte vraiment libre est un acte originel, comme chaque faute vraiment libre est une faute originelle. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que, en chaque acte vraiment libre, j'engage tout mon être. Il y va, comme dit Paul Tillich, de la totalité de mon être. Dans chaque acte libre, totalement libre, je me choisis moi-même ; dans chaque acte totalement libre je pose mon moi ou comme possessif ou comme oblatif ; dans chaque acte totalement libre je me construis, je me fais être, je me crée moi-même ; ou je me décrée, si je m'enferme dans mon moi possessif. La liberté, c'est cela : ne pas subir sa vie mais avoir prise sur elle, uniquement en la donnant...

« ...Notre liberté est un moyen de faire de notre dépendance même la plus parfaite oblation de notre amour. La liberté est un devoir beaucoup plus qu'un droit, car c'est le don de soi-même au bien. Si l'homme est libre, c'est qu'il a cette vocation merveilleuse de se donner à Dieu. On ne se sent vraiment libre, on n'est comblé qu'en face des êtres qui portent en eux un espace illimité où une présence infinie se respire. » (Maurice Zundel) La liberté qui nous appelle est alors offrande, amour, chant. Il faudrait des images de source, de danse, d'oiseau pour l'évoquer. « Qu'est-ce que la liberté, en effet, sinon le pouvoir de se donner et de tout donner en se donnant ? » (Maurice Zundel)

Cette liberté et cet amour auxquels nous aspirons du plus profond de notre être, où en est la Source et la Plénitude ? Ils sont en Dieu. Et Jésus est là pour nous les faire contempler dans une humanité comme la nôtre, pour nous y faire participer progressivement.

Permettez-moi une dernière citation de Maurice Zundel, car même si nous ne sommes pas encore arrivés au terme de notre voyage, elle nous plonge en ce Dieu tout Amour qui a fait de notre cœur de pauvre sa demeure : « Il faut pour cela remonter à la Trinité Divine car le Dieu qui se révèle en Jésus Christ, le Dieu qui est Jésus Christ, est un Dieu qui se communique, c'est un Dieu qui n'a de prise sur Lui-même précisément qu'en se communiquant, c'est un Dieu qui loin de se posséder Lui-même, n'existe que sous forme de don. Car la vie divine éternellement circule du Père au Fils et du Fils et du Père dans le Saint-Esprit dans une éternelle communion d'amour. Ce Dieu-là qui resplendit dans la Personne de Jésus-Christ, ce Dieu-là est un Dieu libre. C'est un Dieu-Esprit, car être esprit, c'est cela même : être esprit ce n'est pas se subir soi-même, c'est circuler dans la transparence de soi sans rencontrer de limites parce que l'être tout entier n'est plus qu'un élan d'amour...



... ce Dieu qui n'existe qu'en se donnant, de quel monde peut-il être le Créateur si non d'un monde libre, libre jusqu'aux fibres de son existence. Il a voulu ce Dieu-Esprit, une création qui fut esprit, comme Jésus le suggère à la Samaritaine. Oui, Dieu, Dieu est libre de soi, Dieu n'adhère pas à soi, Dieu est entièrement donné, Dieu est souverainement libre à l'égard de Lui-même et c'est pourquoi il va susciter des esprits en les appelant à vivre comme une source, à vivre comme une origine, à faire jaillir son existence d'un pur élan d'amour.



Nous voyons donc immédiatement ici le caractère nuptial de la Création. Il ne s'agit pas d'un monde d'esclaves ou de robots, il s'agit d'un monde libre, libre de la vraie liberté qui est d'être libre à l'égard de soi-même, libre de la vraie liberté qui consiste à ne pas se subir soi-même mais à se prendre tout entier pour renouveler son existence intégralement en la donnant de bout en bout, en la donnant totalement à Celui qui nous la donne en se donnant totalement » (La Parole comme une Source, de Maurice Zundel pages 302-303 Edition Cl. Sigier et Desclée).

Thérèse a été pour nous un signe vivant sur notre chemin de la libération, quel « Phare » Jésus a voulu placer sur le candélabre ! « Ainsi votre lumière doit-elle briller devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux » (Mat 5, 16) ; Lumière accessible : comme nous elle a parcouru un chemin de la libération. Elle est devenue une « Icône vivante de Dieu » en assumant son être, « faisant la vérité » pour atteindre à la Lumière, acceptant ses limites, sa faiblesse, sa fragilité, ses imperfections, mais aussi bien consciente des prévenances de Dieu pour elle, « pauvre petit néant », elle a puisé sa force, son espérance dans « la folie d'amour de Jésus », dans l'infinie de la miséricorde divine. Elle a toujours voulu être une sainte, une « grande sainte », pour répondre aux appels de l'Amour. « A nous pour amour ». Libre et n'être qu'amour. Terrain parfaitement libre (Ms A 79 v°), elle a été cette rose effeuillée jusqu'au dernier pétale (Poésie n° 51), un cœur libre à l'image du cœur de Jésus et qui, pour cela, continue et continuera jusqu'à la fin du monde, de « passer son Ciel à faire du bien sur notre terre ».

« Ma vocation, c'est l'Amour...
dans le cœur de l'Eglise, ma Mère,
je serai l'Amour,
ainsi je serai tout...
ainsi mon rêve sera réalisé... »

